

## VIII

# LIBERTÉ, SCIENCE ET LOGIQUE

---

## LES DEUX DÉTERMINISMES

I. On dit qu'un fait est déterminé, lorsqu'il est rattaché à des conditions bien déterminées, de telle sorte que, si ces conditions sont constatées, elles permettent de prédire ou d'expliquer l'apparition du fait. Nous appellerions ce déterminisme, qui n'est autre que le déterminisme classique des sciences de la nature, *le déterminisme causal*. Ce n'est là qu'une étiquette commode et on prie le lecteur de ne pas soulever à propos de cette détermination, les difficultés propres à la notion de causalité, qui ne paraissent pas pertinentes.

Le déterminisme causal est l'objet, depuis bientôt vingt ans, de débats passionnés. Les physiciens ont rajeuni l'antique problème et ont apporté des données nouvelles dont il est incontestable que le philosophe doit tenir compte. Quelque hardie que puisse paraître cette opinion, je pense qu'il est possible de saisir dès maintenant, sans attendre que l'accord soit complètement fait, quelle sera la véritable portée de leur contribution. Ce que la récente physique nous montre avec force, c'est qu'il ne sera jamais possible de prouver expérimentalement le déterminisme causal. Une seconde proposition affirme que la physique microscopique est contrainte de recourir à des

méthodes statistiques. Il est difficile de croire que la physique d'aujourd'hui nous oblige à accepter plus que ces deux conclusions — quand on s'interdit les illégitimes extrapolations qui ont été, dans ce domaine, particulièrement nombreuses.

On voit tout de suite que ces données nouvelles, si elles sont incontestablement d'une fort grande utilité, ne suffisent pas à trancher définitivement le problème du déterminisme causal. Nombreux, en effet, sont les philosophes qui n'ont jamais cru que le déterminisme pouvait être une vérité empirique, justiciable d'une preuve expérimentale, d'ailleurs pour des raisons indépendantes du principe d'indétermination de Heisenberg.

Il semble bien que le déterminisme, prouvé ou non, s'enchaîne dans les sciences de la nature, à une assise bien plus fondamentale. Quand le savant généralise une observation ou une expérience particulière et aboutit à la formulation d'une loi universelle, il faut bien qu'il postule, pour assurer la validité de sa méthode, la constance d'un certain ordre naturel. Cette constance, c'est le déterminisme causal. Il est et sera toujours l'indispensable fondement de toute science expérimentale.

Les physiciens ont montré qu'il n'était pas, lui-même, une vérité expérimentale. Ceci va permettre de saisir pourquoi il ne peut avoir de bornes, pourquoi il envahit la totalité de l'être. S'il était une vérité expérimentale, il pourrait être vrai ici et douteux là. Mais s'il est un postulat, la seule manière de savoir qu'il vaut ici, est de savoir qu'il vaut partout. Si on veut qu'il y ait une science, on est forcé d'affirmer le déterminisme causal de tout ce qui existe. Autrement, la notion de vérité scientifique doit disparaître.

II. Si, de l'univers de la science, on passe à l'univers de l'action, on rencontre un déterminisme tout aussi rigoureux, mais de nature très différente. Une analyse insuffisante les a souvent confondus. L'opposition s'est faite entre les tenants de la liberté et ceux de la causalité. Nous pensons qu'elle doit se faire entre deux déterminismes.

On a longtemps débattu si l'action s'expliquait par ses motifs ou bien s'il fallait faire intervenir, en plus des motifs, quelque autre facteur. Il nous paraît que le problème était, dès l'abord, mal posé et pour la raison que les deux adversaires s'accordaient à considérer la relation du motif à l'acte comme une relation causale.

Il suffit pourtant d'examiner brièvement la nature du motif pour y découvrir de quoi repousser cette assimilation hâtive. Un motif n'agit pas sur la volonté comme la condition d'un fait agit sur le fait. La puissance d'un motif sur la conduite tient à ce qu'il est revêtu de valeur. S'il était sans valeur, il ne pourrait être pris en considération.

Cette valeur du motif démontre qu'on est ici en dehors du déterminisme causal. Car la valeur n'a pas de place dans la science. La science s'efforce de décrire la nature objectivement et telle qu'elle est. Elle se refuse à l'apprécier, à l'approuver, ou à la blâmer. Elle élabore des propositions communicables d'esprit à esprit. Les évaluations, dont on verra qu'elles sont un acte personnel, lié au sujet, ne pourraient s'y faire place sans détruire la notion de science.

Quelle est donc la nature de la relation qui lie l'acte au motif ? La valeur qui s'attache au motif, y décèle une finalité. Valeur correspond à aspiration et une aspiration est toujours orientée vers une fin. La conduite humaine est soumise à l'ordre des fins.

Cette différence une fois bien marquée, les difficultés à reconnaître que l'action est déterminée par ses motifs disparaissent. J'ai montré, dans une communication faite au Congrès d'Amsterdam, que nous ne sommes pas libres d'éprouver la valeur d'un objet, mais qu'elle s'impose à nous. Et que cette expérience de nos valeurs détermine complètement l'action.

Une fois faite cette concession au déterminisme des fins, on voit aussitôt apparaître une claire définition de la liberté, qui est, je crois bien, la seule dont nous ayons jamais l'expérience. L'acte est libre quand il est déterminé uniquement par notre sentiment des valeurs. Il cesse de l'être lorsque interviennent des facteurs extérieurs pour empêcher ces valeurs,

émergées du fond de notre conscience, de s'incarner dans notre action.

Il est vain d'essayer de donner un contenu intelligible à un choix qui s'exercerait sur les motifs eux-mêmes, choix qui serait nécessairement une indifférence. Pouvoir obéir à des motifs qui sont vraiment nôtres, voilà la liberté.

On voit que, loin d'être contradictoires, le déterminisme des fins et la liberté s'étayent mutuellement.

III. S'il existe deux déterminismes différents, il y a deux visions du monde qui paraissent incompatibles. L'ordre des causes et l'ordre des fins, la science et la conduite sont-ils conciliables ?

Nous avons vu que le déterminisme des causes est nécessairement universel et recouvre tout. Il ne peut donc s'arrêter devant la conduite humaine. Il faut qu'il arrange cette conduite dans les mailles rigides de son tissu de causes et de conséquences.

Il est impossible de contester à la science, le droit d'étudier par ses méthodes, les actes des hommes. Qui oserait dire que le biologiste qui étudie les réactions psychologiques, répondant à certaines conditions physiologiques, a posé un problème insoluble ? Il voit apparaître des expériences de valeurs parmi ces réactions, et il s'efforce de déterminer avec précision quels en sont les facteurs somatiques. Et que fait le sociologue, sinon préciser les conditions sociales de l'apparition dans les consciences de tels groupes de valeurs, de l'élimination de tels autres sentiments ? Tous ces problèmes semblent bien d'authentiques problèmes scientifiques.

Le mouvement de la science ne s'arrête pas aux frontières de la conscience, mais poursuit sereinement l'élaboration d'une peinture du réel tout entier, en langage de déterminisme causal.

IV. Le déterminisme des fins nous fournit un langage différent, et profondément différent, pour décrire l'univers. Ce langage n'est pas moins complet que le langage de la science. Pas plus que lui, il ne peut connaître des bornes qui l'arrêtent.

De même que nous pouvons tout décrire en langage de conditions et de conséquences, de même nous pouvons tout décrire en langage d'action humaine orientée par des valeurs. L'exemple qui permettra le mieux de concrétiser cette pensée sera la science elle-même. On peut la considérer comme une pratique, comme une activité humaine. Nous cesserons, dans ce cas, d'y voir un continuel effort pour atteindre des adéquations toujours plus parfaites d'une vérité éternelle, impossible à rejoindre sans doute, mais présente pour orienter et mesurer nos efforts.

Nous humaniserons cette science qui se voulait objective et impersonnelle. Nous pourrons rendre fidèlement ce qu'il y a de substantiel dans l'objectivité et l'impersonnalité scientifiques. Nous admettrons que le savant est un homme qui conduit son activité avec un désintéressement complet. Nous le décrirons dépouillant, au seuil de sa recherche, ses intérêts et ses préjugés ; s'efforçant de n'admettre que ce que tout homme à sa place pourrait admettre. C'est dire que le savant travaille sans cesse à l'union des esprits.

Pour cette optique, la vérité éternelle, l'objet lui-même ont disparu. Il ne reste que des hommes essayant de promouvoir la valeur de l'accord spirituel.

V. Ce sont là deux visions de l'univers. On ne tentera pas de les accorder. Elles sont, en effet, inconciliables. On peut avoir peut-être l'illusion de croire qu'il ne serait pas impossible de les fondre dans une unité supérieure. Mais cette illusion ne se produit que parce que, généralement, nous parlons les deux langages simultanément, d'ailleurs pour des parties différentes de la réalité. En reconnaissant dans chacune des deux optiques, des points de vue familiers, nous croyons qu'il serait possible d'en faire une synthèse, celle que nous avons ébauchée inconsciemment. Si nous poursuivions cet effort, il aboutirait non pas à concilier les deux points de vue, mais seulement à nous révéler notre propre inconsistance.

Il n'est pourtant pas possible de les laisser subsister côte à

côte, sans lien qui les discipline. Les hommes ont essayé, à plusieurs reprises, d'admettre des domaines différents de vérité. Cette solution n'a jamais eu de réel succès. On ne l'a jamais adoptée que pour la délaissier aussitôt. L'humanité sent que la vérité est une, ou bien n'est pas.

Si on ne peut les concilier ni les laisser indépendantes, la seule voie qui s'impose est de subordonner l'une des visions à l'autre, non pas évidemment en l'en faisant découler, mais simplement en établissant que l'une est plus fondamentale.

Ici, je ne puis que vous présenter quelques modestes remarques, qui ne sont ni une solution, ni même l'amorce d'une solution, mais seulement un point dont il me semble que la solution, quelle qu'elle soit, devra tenir compte.

La science déterministe n'aboutit jamais qu'à des résultats revisables, restant largement hypothétiques. Pour faire court, je dirais que la science construit des théories, si on veut bien donner à théorie la plus souple acception possible. Les théories scientifiques sont toujours soumises à l'épreuve du fait. Elles doivent être remaniées si des faits apparaissent qui ne leur obéissent pas. Le fait commande, la théorie suit.

Or, là où les deux déterminismes se rencontrent, c'est-à-dire dans l'étude de la conduite humaine, tandis que la science construit des théories, l'expérience des valeurs ressortit au déterminisme des fins, est le fait lui-même. Le sociologue peut bien expliquer qu'un homme de cette profession, de cet âge, de ce revenu, doit éprouver telle valeur : si l'homme en éprouve d'autres, ce n'est pas lui qui s'inclinera devant la science, c'est le savant qui devra réformer sa théorie. Mon expérience intime est le fait sur lequel les méthodes scientifiques doivent se modeler.

L'ordre des fins apparaît plus fondamental que l'ordre des causes.

Marcel BARZIN (Bruxelles).